

Pour votre confort de lecture,
cet extrait est imprimable en gros caractères (Times new roman, police 16)

OPALINE – Extrait 1

Victor qui commençait à avoir l'habitude du parler local avait commandé un whisky sans eau.

Le moment de stupeur passé, l'honorable débitant de boissons fermentées, plus habitué à servir des picon-bières et des chopines de gros rouge, se retira en grommelant qu'il fallait être abruti ou américain ce qui dans son esprit revenait au même, pour consommer ce genre de breuvage. Cependant, notre homme se félicita de ne pas avoir versé dans l'évier la bouteille de bourbon qu'il avait gagné voilà douze ans à la fête du chef-lieu de canton.

- C'foutu litron m'servira quand même à quelque chose ! se réjouit-il.

En attendant sa consommation, Victor tenta d'engager la conversation avec ses voisins de table. Il leur parla de la pluie et du beau temps estimant qu'il s'agissait là d'un sujet très apprécié par les paysans. Hélas, malgré ses efforts, il se heurta à une indifférence plus ou moins polie. Découragé, il se résolut à garder le silence en se demandant quelle mouche l'avait piqué de s'être lancé à l'assaut d'une telle aventure.

Victor était écrivain. Il était né à Paris et y avait vécu toute sa vie, ne concevant d'existence digne d'intérêt que dans la capitale. Les quelques " Best-sellers " qu'il avait écrits lui avaient permis d'acquérir une grande notoriété. Sa réputation d'esprit et d'intelligence lui valait d'être réclamé dans tous les salons à la mode et il faisait partie de ce qu'il est convenu d'appeler le " Tout Paris ".

Il s'était fixé comme but d'entrer à l'Académie Française et ces pince-fesses mondains, passages obligés pour cette consécration, loin de constituer une corvée, étaient pour lui un véritable délice. Il adorait se pavaner, jouant les faux modestes au milieu d'un cercle d'admirateurs lui donnant du " Cher maître " à tout bout de phrase.

Il avait quarante deux ans et tout le monde était persuadé qu'il serait prochainement élu quai Conti. Il ne faisait de doute pour personne qu'il se verrait également affublé d'un prix Nobel qui constituerait le point d'orgue et l'enterrement de première classe d'une carrière littéraire exceptionnelle. Il était communément admis que son nom figurerait en lettres d'or dans l'histoire de la littérature Française, aux côtés de Molière et de Victor Hugo.

C'était d'ailleurs en hommage à son maître vénéré qu'il avait choisi son pseudonyme : Victor De Janval, qu'il estimait tout de même plus chic que son véritable nom : André Tribault, fils d'Eugène Tribault, agent de police et de Germaine Perlat, concierge au 18 de la rue Mouffetard.

La caractéristique de son œuvre, sa marque de fabrique en quelque sorte, était que l'action se déroulait invariablement à Paris, ce Paris qu'il connaissait si bien. Il dépeignait la ville à merveille avec son atmosphère glauque et ses habitants aux tares inavouables. Il faut dire qu'il les connaissait bien, ces citadins : Les macs, les prostituées, les travestis, la pègre grande et petite, il avait eu tout loisir de les observer lorsque, enfant, il courait avec ses copains dans les rues de son quartier. Il s'était même lié d'amitié avec certains de ces personnages qui lui avaient servi de modèle lorsqu'il s'était lancé dans l'écriture.

Toutefois, André Tribault alias Victor De Janval avait un petit secret : il rêvait de commettre un roman paysan. S'il se savait le Zola des bas-fonds parisiens, il n'ignorait pas qu'il était totalement étranger au monde rural et ce handicap l'avait toujours découragé lorsqu'il décidait de s'atteler sérieusement à cette tâche.

Mais voilà ! Depuis deux semaines cette idée avait rejilli avec une telle force qu'il s'était juré d'aller jusqu'au bout de son projet.

Après avoir longuement réfléchi à la meilleure manière de le mener à bien, il s'était persuadé que la seule façon de comprendre la mentalité paysanne était encore de s'immerger quelques jours dans ce milieu.

C'est alors qu'il paraissait dans une de ces réceptions qu'il affectionnait tant qu'il lança innocemment afin de tester son auditoire.

- Ce serait amusant si j'écrivais un roman sur les paysans !

Victor de Janval écrivant un roman sur les bouseux ! Cette idée avait fait beaucoup rire. D'ailleurs personne ne s'y était trompé : Victor plaisantait. Il adorait plaisanter à froid.

- Mon cher ami ! s'était exclamée en riant Leslie de Hautmont, l'épouse aussi charmante que peu vertueuse du haut conseiller Anatole de Hautmont, vous allez devoir apprendre le patois.

- Sans compter qu'il vous faudra bien adopter l'accent du terroir pour vous faire comprendre ! avait renchéri Maximilien Dufour-Marroit, directeur de la société du même nom, en imitant Fernand Raynaud dans 'Ça eut payé'.

Cependant, Diane de Mareuil, la veuve du Marquis De Mareuil, qui était amoureuse de lui et qui avait bien compris que son projet n'était pas une lubie, lui avait confié à voix basse.

- J'ai passé toutes mes vacances à la campagne lorsque j'étais enfant. Oh ! pas dans une cour de ferme, bien sûr, mais dans le château de ma tante, dans la région de Saint Chamond. Vous devriez y aller quelques jours pour vous imprégner du monde rural car là vous serez vraiment au cœur de la France profonde, je peux vous l'affirmer. Ça vous sera très utile pour votre roman !

Il avait remercié chaleureusement son amie et il était passé à un autre cercle.

Victor était divorcé depuis deux ans. Son mariage avait été aussi bref que tumultueux et il s'était bien promis de ne pas sacrifier sa liberté retrouvée aux avances à peine voilées de Diane De Mareuil. Cependant, en rentrant chez lui, il s'était souvenu de son conseil et s'était jeté sur son ordinateur, carte de France en main. Il avait ainsi sélectionné deux ou trois gîtes ruraux susceptibles de lui permettre de s'isoler quelques jours.

Le lendemain matin il avait téléphoné afin de se renseigner sur les établissements choisis et avait fini par jeter son dévolu sur la ferme du Vernay. Celle-ci lui avait semblé suffisamment éloignée de toute agglomération pour satisfaire son envie de ruralité, mais suffisamment proche aussi pour lui permettre de revenir à la civilisation, le cas échéant.

Son nouveau célibat et son métier lui permettaient de disposer de son temps en toute liberté. C'est ainsi que, deux jours plus tard, après avoir

confié son berger malinois à un couple d'amis, Victor de Janval s'était lancé dans l'aventure la plus périlleuse de son existence : affronter les ploucs dans leur milieu naturel.

Lui qui était habitué aux limousines et aux jets privés, il s'était résolu à prendre le TGV à la gare de Lyon afin d'entrer progressivement dans l'enfer des travailleurs de la terre, mais en première classe toutefois, il ne fallait quand même pas exagérer.

Il est vrai que de sa jeunesse prolétarienne, Victor de Janval qui à cette époque s'appelait André Tribault, avait tout oublié.

Il avait oublié qu'à seize ans il était entré en usine et qu'il ne s'y rendait pas en Rolls mais sur un vieux vélo rouillé. Il avait oublié que, alors qu'il allait fêter ses vingt cinq ans, il avait écrit un roman qui avait eu un tel succès qu'André Tribault, tourneur-fraiseur, était devenu Victor de Janval, le grand espoir de la littérature Française. Il avait même oublié des parents tout juste bons pour André Tribault, mais qui ne faisaient guère honneur à Victor De Janval. Des parents qu'il n'avait pas vus depuis quinze ans et dont il avait même perdu le numéro de téléphone. Mais l'époque d'André Tribault était si lointaine que Victor De Janval trouvait naturel de l'avoir oubliée.

C'est ainsi qu'après un voyage terriblement inconfortable, il s'était retrouvé par un début d'après-midi de juillet, sortant de la gare de Saint Chamond. La première chose qu'il avait aperçue avait été une petite place au milieu de laquelle glougloutait un jet d'eau. Elle ressemblait tellement à certaines petites places de Paris qu'il aimait tant qu'il s'était réjoui que cette aventure commençât sous d'aussi bons auspices. Malheureusement, Victor avait bien vite déchanté. Les indigènes étaient accoutrés de façon si " provinciale " qu'il eut l'impression qu'ils le faisaient exprès. Et lorsqu'il avait acheté un journal, le kiosquier avait un tel accent que son français était quasiment incompréhensible pour le membre de la jet-set qu'il était.

Il s'était assis à la table d'un café et, pendant quelques minutes, il s'était demandé s'il ne ferait pas mieux de rentrer chez lui et d'oublier ce fichu roman tant il se sentait mal à l'aise.

Lorsque le garçon lui avait servi sa consommation, il lui avait tendu un billet de dix euros en lui disant de tout garder, estimant que cette somme, largement insuffisante sur les champs Elysées, devait l'être amplement dans une gargote de province. Elle devait l'être effectivement car le serveur se retira, visiblement comblé.

Victor s'était alors mis à réfléchir sur la suite des événements et il était bien vite arrivé à la conclusion qu'il n'avait pas fait tout ce voyage pour renoncer si près du but. Il s'était alors levé, plein de courage, et avait hélé un taxi en maraude, estimant qu'il ne serait jamais trop tard pour interrompre cette expérience.

Durant toute la course, le chauffeur, sans doute soucieux de distraire son client, s'était lancé dans une conversation truffée de patois à laquelle Victor n'avait pas compris grand-chose.

Notre écrivain se contentait d'émettre ses " humm humm " approbateurs lorsque le conducteur le regardait dans le rétroviseur, semblant attendre une réponse.

Cependant, le trajet lui avait semblé bien court. Il avait pu admirer le paysage et il avait été séduit par cette alternance de pentes raides et de descentes vertigineuses, par des bois s'étendant à flanc de coteaux et des prés étalant leur tapis de verdure jusqu'au sommet des collines. Une telle palette de couleurs sous un soleil éclatant contribuait à offrir un spectacle auquel un Victor, subjugué, n'était guère habitué.

Et puis le taxi s'était arrêté au bout d'un petit chemin, devant la lourde porte cochère d'une ferme frileusement blottie au pied d'un monticule. Victor avait payé la course et octroyé au chauffeur un pourboire royal, plus pour le spectacle de la nature que pour la conversation.

Après que le taxi eut disparu dans les premiers lacets, le visiteur avait tambouriné à la porte afin de signaler sa présence. Il avait aussitôt entendu des aboiements suivis d'un " Sacré nom dé diou d'foutu clebs ! tu vas-t-y t'taire oui ou non ? "

La vieille porte en bois s'était ouverte en grinçant et Victor avait découvert un brave homme de paysan qui lui avait souhaité la bienvenue en souriant.

- Ne faites pas attention au chien ! lui avait-il dit. Il est plus bête que méchant et encore plus feignant que bête !

Puis l'homme avait saisi la valise et invité Victor à le suivre jusqu'au gîte.

- Alors comme ça, vous écrivez ? avait-il demandé sans se retourner.

- Parfaitement monsieur. Je souhaite écrire un roman dont l'action se déroulera à la campagne. Mais comme je n'ai aucune expérience de votre milieu, je compte rester ici une semaine afin de m'en imprégner.

- Ha bon ? hé ben ! Pour vous imprégner, vous allez vous imprégner. D'ailleurs le chef-lieu de canton se trouve à huit kilomètres, alors la campagne par ici, il n'y a que ça. Et puis on peut dire que vous serez au calme. Même le coq ne chante plus depuis trois mois ; et pourtant il n'est pas muet, il s'égosille parfois en pleine journée. Allez comprendre !

- Il a peut-être perdu sa montre ! avait rétorqué le visiteur d'une voix enjouée.

Le fermier l'avait regardé d'un air consterné. “ Faut pas grand chose pour les amuser, à Paris ” avait-il pensé.

Lorsqu'il visita sa chambre, Victor fut agréablement surpris car il s'était imaginé une espèce de bauge agrémentée de toiles d'araignées. Cela n'était sans doute pas un de ces palaces qu'il aimait tant mais c'était suffisamment grand et confortable pour lui permettre de passer un bon séjour.

Après avoir rangé ses affaires et revêtu des vêtements plus “ décontractés ”, il s'était dit qu'il descendrait bien jusqu'au petit bourg afin de se faire adopter par ses habitants. “ Cela me sera utile pour comprendre les paysans ” pensa-t-il.

Victor avait donc emprunté la petite route en lacets qui menait jusqu'au village. Celui-ci se trouvait à moins d'un kilomètre. Il était composé d'une trentaine de maisons au toit d'ardoise, groupées autour du clocher.

A l'exception d'une épicerie faisant également office de bureau de tabac, dépôt de pain et accessoirement mode de Paris, la petite cité ne comptait qu'un café que les propriétaires, républicains convaincus, avaient baptisé “ Café de la Mairie ” car, vous l'aviez deviné, il était situé face à l'église.

Victor avait estimé que la meilleure façon de rencontrer des indigènes était bien de se rendre dans cet honorable établissement. A en juger par le tumulte qu'il avait perçu, il lui avait semblé animé à souhait. Il avait poussé la porte et un silence de plomb était tombé sur l'estaminet. Toutes

les conversations s'étaient interrompues simultanément et les regards s'étaient tournés vers lui, se demandant qui était cet étranger qui s'arrogeait le droit de s'immiscer dans leur intimité, mais en des termes moins châtiés.

Un peu gêné, Victor s'était avancé dans la salle enfumée pour chercher une place libre. Il avait aperçu au fond de la pièce, une chaise derrière une petite table. Comme elle était la seule à n'être pas occupée il n'eut d'autre choix que de traverser le bistrot pour aller s'installer. Il s'était frayé un chemin en distribuant des " pardon " et des " excusez-moi " à des gens qui ne le laissaient passer que de mauvaise grâce.

Peu à peu les conversations avaient reprises et, quelques minutes plus tard, le café était aussi bruyant qu'avant l'intrusion de Victor. D'ailleurs les clients ne se préoccupaient pas plus de lui que votre député de ses électeurs.

C'était alors que, sans enlever le bout de mégot qui pendouillait au coin de la bouche, le patron, un colosse d'une quarantaine d'années doté d'une calvitie précoce et d'un maillot de corps douteux, lui avait demandé ce qu'il voulait boire, avec un accent agricole à couper au couteau et en des termes bien peu habituels à l'intellectuel parisien qu'il était.

Et maintenant il était assis là, à se demander comment il pourrait faire la conquête de cette bande d'arriérés sans savoir-vivre. « Pourtant c'est indispensable, pensa-t-il, sinon, adieu le roman paysan. »

Après avoir fini de boire son whisky, Victor préféra ne pas s'attarder dans l'établissement. Il avait compris qu'il n'avait pas grand-chose à espérer de ces gens, du moins ce jour-là. Cependant il avait pu s'apercevoir que les paysans avaient de la prévention contre les étrangers et il se promit bien de recréer cette atmosphère dans son roman, si roman il y avait, ce dont il doutait de plus en plus.

Notre homme rentra à la ferme, déçu par un premier contact avec le monde rural qu'il avait imaginé plus chaleureux. Lui qui avait le sens de la communication, il s'était heurté à une méfiance dont il n'avait pas l'habitude.

Revenu au Vernay il rencontra la patronne qui tenait à la main un seau de grain. Après lui avoir présenté ses hommages en homme du monde

qu'il était, il lui raconta sa visite au café de la Mairie et la désagréable impression qu'il avait ressentie.

- Ici les gens sont bien braves, lui avait répondu la fermière. Mais ils se méfient instinctivement de tout ce qui ne fait pas partie de leur monde. Nous-mêmes qui sommes installés dans cette région depuis plus de cinq ans, nous ne sommes pas encore totalement adoptés. Pourtant, nous faisons le même métier ... Alors vous ! ...Au fait, qu'êtes-vous venu chercher ici ?

- Je cherche à comprendre la mentalité campagnarde afin d'écrire un roman paysan. De plus, si je pouvais glaner quelques anecdotes pour agrémenter mon livre, ce serait la cerise sur le gâteau.

- J'aimerais bien vous aider, mais nous ne connaissons pas suffisamment de monde pour vous raconter quelque histoire originale. J'ai bien peur qu'il vous faille user de votre imagination. Maintenant, pardonnez-moi de vous abandonner, le travail m'attend. Au fait, nous dînons à dix neuf heures trente. A tout à l'heure.

Et la fermière, en criant des " petits...petits ", se mit à distribuer du grain à des poules et à des poussins qui accouraient de tous les coins.

En attendant l'heure du repas, Victor décida de se rendre dans sa chambre afin de coucher sur le papier sa visite au café de la Mairie. En traversant la cour il s'approcha d'une petite fille âgée de sept ou huit ans qui jouait avec le chien de la ferme.

- Bonjour mademoiselle ! Comment t'appelles-tu ?

- Opaline ! Et toi ?

- Victor ! A quoi joues-tu ?

- Je joue pas ! C'est Pancho qui m'apprend l'anglais !

- Pancho, c'est le chien ? demanda Victor, surpris.

- Oui ! Il est très intelligent, tu sais ! Il sait compter et en plus il parle quatre langues : Le langage des animaux, le français, l'anglais et aussi le patois lyonnais lorsqu'il se prend les doigts dans une porte ou lorsque Dame Biquette lui donne un coup de corne dans les fesses.

Vaguement apitoyé, Victor pensa que la pauvre petite ne devait pas avoir toutes ses facultés. Pourtant, à première vue elle semblait normale. Elle paraissait même bien éveillée pour son âge. Après un long soupir attristé il lui tapota le haut du crâne et se dirigea vers le gîte en se disant qu'il y avait des gens qui avaient bien des malheurs.

En arrivant dans sa chambre il put constater qu'il n'était que dix huit heures et qu'il lui restait encore une heure trente avant le dîner. Il en profita pour écrire les impressions qu'il avait ressenties dans le bistrot.

Au bout d'une heure de travail il lui fallut se rendre à l'évidence : le négatif l'emportait largement sur le positif et notre homme était de plus en plus dubitatif quant à l'écriture de son roman. Un peu découragé il préféra s'allonger sur son lit pour attendre l'heure du repas.

Durant le dîner il put apprécier la convivialité de ses hôtes. Il eut aussi le loisir de constater la vivacité d'esprit de la fillette et il mit sur le compte d'une imagination débridée son comportement de l'après-midi.

La conversation ne tarda guère à porter sur les activités littéraires de Victor et il en profita pour raconter moult anecdotes qui firent beaucoup rire le couple de paysans.

Et puis, bien entendu, il fut question du roman que notre homme avait décidé d'écrire. Il se fit un plaisir de leur dévoiler l'intrigue. Les fermiers semblèrent conquis et ça lui mit du baume au cœur, le réconfortant d'une journée particulièrement frustrante.

Ce fut vers minuit que notre homme regagna sa chambre. Ayant retrouvé un peu le moral, il se promit bien, en se déshabillant, de sillonner la campagne dès le lendemain matin afin de glaner matière à écrire. Enfin, satisfait de sa soirée, Victor se coucha.

La journée avait été fatigante aussi sombra-t-il rapidement dans un profond sommeil.

Lorsqu'il se réveilla, un soleil éclatant inondait la chambre ce qui le mit de bonne humeur. Il se leva d'un bond et se précipita dans la salle de bain. Propre comme un sou neuf et son petit-déjeuner à peine avalé, Victor entreprit d'élaborer un plan de bataille. Il cocha sur une carte qu'il avait pris soin d'acquérir, les villages dont il se promettait de visiter les personnalités. Connaissant bien les notables, il savait qu'ils ne

manqueraient pas, pourvu que l'on s'intéresse à eux, de fournir de précieuses indications sur les us et coutumes de leurs concitoyens.

Satisfait il décida de mettre son plan à exécution et se mit aussitôt en chemin.

En sortant du gîte il butta sur Opaline qui, assise sur le petit banc de pierre devant la maison, parlait au chien Pancho.

- C'est ridicule de dire que la terre est ronde ! disait-elle. Si c'était vrai, nous passerions notre temps à rouler.

Cette affirmation, aussi logique qu'inexacte, rassura Victor quant à la santé mentale de la fillette.

- Pancho a raison ! confirma-t-il en riant. La terre est bien ronde. Au fait ! sais-tu comment on fait pour se rendre au chef-lieu de canton ?

- Bien sûr ! Il suffit d'aller jusqu'à la croix-Ribaux. Ensuite, c'est indiqué.

- Très bien ! Et comment va-t-on jusqu'à la croix-Ribaux ?

- Comme tu n'as pas l'air très dégourdi il vaut mieux que Pancho t'accompagne.

Aussitôt le chien sauta du banc et se rendit à la porte de la ferme. Il s'assit, regarda Victor qui était resté près d'Opaline et aboya, l'air de dire : "Bon ! tu viens ? Je n'ai pas que ça à faire. Je ne suis pas un scribouillard ! Je travaille, moi !"

Victor, quelque peu surpris, suivit le chien, et celui-ci le guida sur le chemin du chef-lieu.

Sa mission accomplie Pancho fit demi-tour laissant l'homme, médusé, devant la croix Ribaux.

Pendant deux jours Victor écuma la campagne. Il rencontra nombre de personnalités locales mais, à chaque fois, il se heurta aux mêmes réticences, à la même méfiance.

A chacune de ses questions il ne récoltait que des réponses évasives aussi, malgré tous ses efforts, il ne put que constater que sa récolte était bien maigre.

Au matin du quatrième jour de son arrivée au Vernay, Victor était totalement découragé.

Alors qu'il réfléchissait à la tournure prise par son projet, assis sur le petit banc de pierre devant le gîte, Opaline s'approcha.

- Ça n'a pas l'air d'aller ! lui dit-elle.

- Oui ! J'avais prévu de rester une semaine mais j'ai bien l'impression que je vais m'en aller avant.

- Pourquoi ? Tu n'es pas bien ici ?

- Si, mais j'étais venu récolter des informations pour écrire un livre. Comme les gens sont trop fermés, je n'ai rien obtenu.

- C'est pas grave ! Ça peut s'arranger ! répondit la gamine d'un air entendu.

- Et comment ?

- Je vais demander à Pancho !

Victor leva les yeux au ciel d'un air désabusé.

- Pancho !!! Viens ici ! appela la fillette.

Le chien qui était couché dans son panier sous la grange se leva de mauvaise humeur. Il détestait être dérangé dans la seule activité qui trouvait grâce à ses yeux : la sieste. Cependant il obtempéra et rejoignit Opaline.

- Voilà ! lui dit-elle. Victor veut écrire un roman sur la campagne mais comme il n'y connaît rien il aimerait qu'on l'aide.

L'homme ne manifesta aucune émotion. Il se dit que ça distrayait la gamine et que ça ne changeait rien à son affaire. Mieux, il choisit d'entrer dans le jeu de la fillette.

- C'est vrai ça ! confirma-t-il en regardant Pancho. Je n'ai pu obtenir aucune information me permettant de restituer l'atmosphère paysanne dans une aventure romanesque. Je ne peux quand même pas l'inventer !

- D'autant que l'imagination, ce n'est pas votre fort ! répondit le chien.